

Place aux livres

Numéro 88, hiver 2007

Les Irlandais au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (88), 42–46.

Jacques Castonguay. *C'était la guerre à Québec, 1939-1945*. Montréal, Éditions Art Global, 2003, 192 p.



Depuis une dizaine d'années, la maison d'édition Art Global a publié plusieurs ouvrages consacrés à l'histoire militaire. *C'était la guerre à Québec* s'inscrit dans cette série. L'auteur, Jacques Castonguay, est un historien chevronné spécialiste d'histoire militaire qui a été recteur du Collège militaire royal de Saint-Jean. Avec ce livre, il a cherché à produire une courte synthèse sur la façon dont les Québécois de la région de Québec ont vécu la Seconde Guerre mondiale et quel rôle ils y ont joué, civils comme militaires. Ce volume ne s'adresse pas aux spécialistes mais au grand public.

Pour mener à bien son enquête, l'auteur a eu recours à des sources très variées dont les journaux et des documents de guerre. L'ouvrage comporte de nombreuses photographies, des documents d'époque tels que coupures de presse, publicités de recrutement, cartes géographiques, ainsi qu'une bibliographie et un index.

Le livre contient seize chapitres et chacun d'eux aborde un thème différent. Le texte nous apprend qu'à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale, la ville de Québec était un point d'entrée et de sortie important au pays. C'est pourquoi elle a fait l'objet de mesures de protection accrues notamment pour le pont de Québec, le port et le fleuve Saint-Laurent lui-même. La crainte d'être attaqué par des sous-marins et des navires allemands a forcé les autorités à déployer un système défensif de forts et de canons en périphérie de Québec. Par ailleurs, les autorités avaient mis sur pied des comités

de défense civile en vue de faire face à des attaques de l'ennemi. Ces comités consistaient surtout en des postes de premiers soins. On apprend aussi que Québec a servi de lieu d'internement pour quelque 800 prisonniers allemands. L'épisode des U-Boote et la bataille du Saint-Laurent sont aussi abordés dans le livre. Mais c'est surtout autour de l'histoire des régiments de la ville de Québec que le texte s'articule. Ainsi, on traite du recrutement, de la constitution des unités de combat à Québec et de hauts faits d'armes, comme la fameuse campagne d'Italie menée par le 22^e régiment, en 1943-1945. Un court chapitre est également consacré au rôle des femmes lors du conflit.

Le livre *C'était la guerre à Québec* est bien écrit et agréable à lire : c'est une écriture qui coule et le texte n'est pas trop chargé. Cependant, il faut dire que c'est un texte très lié à l'auteur puisque qu'il y raconte ses propres souvenirs, ayant été un contemporain des événements. De même, on a parfois l'impression que l'auteur s'éloigne de son sujet en racontant plusieurs épisodes de la guerre en Europe. Pour le reste, le livre constitue une bonne synthèse sur une page d'histoire méconnue de la ville de Québec.

Simon Blais



Claude Verrault, Louis Mercier et Thomas Lavoie. 1902-2002, *La Société du parler français au Canada, cent ans après sa fondation : mise en valeur d'un patrimoine culturel*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006, [243] p.

Depuis une dizaine d'années, le mot « patrimoine » est à l'honneur du fait des politiques culturelles québécoises portant cette dénomination. On a vu la fréquence de ce mot augmenter depuis quelques années, ce qui a permis aux universitaires d'inscrire leur demande de subvention à l'intérieur des programmes de subventions politiques. La présente publication, sous la direction de trois linguistes québécois, n'échappe pas à ce contexte. Après la publication, en 2002, de la thèse de doctorat de Louis Mercier sur la Société du parler français au Canada soutenue une dizaine d'années plus tôt, il convenait de marquer le coup du lancement du livre de Mercier par un colloque parrainé par Bernard Quemada, l'un des grands lexicographes de



la France de la deuxième moitié du XX^e siècle. Les différentes contributions du présent volume décrivent l'activité de la Société du parler français au Canada entre 1902, année de sa fondation, jusqu'au début des années 1960, décennie où son activité va cesser. Le collectif s'ouvre par une contribution de Jean-Denis Gendron, son dernier président, et compte aussi sur la collaboration de Claude Verrault, directeur de la collection, du dialectologue Thomas Lavoie, de Louis Mercier, de Claude Poirier et Gabrielle Saint-Yves du Trésor de la langue française au Québec, de la littéraire Marie-Andrée Beaudet, du sociologue Simon Langlois et de l'historien Yves Roby. La parole a également été laissée à Bernard Quemada en guise d'allocution de clôture. La contribution de Gendron s'intéresse à l'histoire de la SPFC et fourmille de détails pertinents sur l'histoire de la vie universitaire québécoise du même coup. Claude Verrault s'intéresse, quant à lui, à l'imaginaire linguistique de la SPFC en présentant les faits importants de l'évolution de la pensée métalinguistique d'Adjutor Rivard. Thomas Lavoie reprend en partie des éléments de précédents articles, mais approfondit à la lumière des récents travaux en traitant de l'œuvre géolinguistique de la SPFC. Il nous a semblé qu'il resterait néanmoins un point à éclaircir, celui de la filiation entre le questionnaire d'Albert Dauzat, *l'Atlas de la SPFC* (1953) (beaucoup moins connu d'ailleurs que le *Glossaire*) et l'œuvre de Gaston Dulong. Louis Mercier aborde l'œuvre lexicographique de la SPFC. Claude Poirier et Gabrielle Saint-Yves, sa conjointe, ont opté pour une vision historique de la lexicographie québécoise dans laquelle le *Glossaire* est d'ailleurs commenté avec certaines

réserves et où on peut lire que le *Glossaire* est publié 28 ans après le plan d'étude sans mentionner le rythme d'élaboration de l'œuvre géolinguistique soumise à des restrictions d'effectifs, des budgets et des moyens logistiques en rien comparables avec les équipes de recherche actuelle. Les auteurs affirment (p. 142) s'être inspirés notamment de Marcel Juneau, l'initiateur du Trésor de la langue française au Québec maintenant paradoxalement oublié. Marie-Andrée Beaudet, historienne de la littérature québécoise et notamment de l'œuvre de Gaston Miron, spécialiste des rapports entre la langue et la littérature québécoise s'intéresse à l'apport de la Société du parler français au Canada à la constitution de la littérature québécoise. Simon Langlois, sociologue, sort un peu du cadre strict des autres contributions pour aborder l'arrière-fond sociographique adoptant des positions sur l'histoire canadienne-française qui sont originales et fort pertinentes. Enfin Yves Roby inscrit l'étude de la SPFC dans l'histoire des Franco-Américains rappelant les étapes marquantes de l'exode des Canadiens vers les États de la Nouvelle-Angleterre et restant rivé aux publications non métalexographiques de la Société.

Bref, l'ouvrage présente une description très fouillée des activités de la SPFC, sous des angles variés. Il aurait été intéressant, en revanche, de connaître le point de vue de métalexographes non québécois et d'historiens des idées linguistiques comme André Collinot, Francine Mazière, etc. Il semblerait que cette histoire de la géolinguistique et de la lexicographie québécoise qui a pris un certain élan avec les travaux de Claude Poirier, Louis Mercier, Thomas Lavoie et autres mériterait de s'intéresser, presque 30 ans plus tard, à la contribution au développement de la lexicographie québécoise et aux positions relativement particulières au sein de l'échiquier universitaire de Marcel Juneau et de son maître Georges Straka. Il semble en effet pertinent de signaler que plus de 100 ans après l'abbé Thomas Maguire dont le couple Poirier/Saint-Yves (p. 144) disent qu'il était perçu comme un étranger par ses contemporains et qu'il n'était pas toujours apprécié, des faits similaires se produisent encore alors que les acteurs de la métalexographie québécoise n'hésitent pas, depuis plusieurs années, à se faire connaître à l'étranger et à inviter des conférenciers étrangers de passage. Enfin il semble

étonnant qu'un illustre intellectuel et polygraphe comme Maurice Lebel, préfacier du dictionnaire de Louis-Alexandre Bélisle, seul survivant du Congrès de la Société du parler français de 1937 et doyen honoraire de la Faculté des lettres de l'Université Laval pendant des décennies, ayant connu Camille Roy n'ait pas été mentionné une seule fois dans cet ouvrage qui rassemble pourtant de nombreux érudits.

Jean Nicolas De Surmont



Serge Gauthier (dir.). *Raconte-moi... La rivière Malbaie*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 127 p.

D'entrée de jeu, l'idée centrale est évoquée : les rivières possèdent-elles une histoire? Sous la direction de Serge Gauthier, avec la collaboration de Guy Godin, Christian Harvey, Louis Lefebvre, Guy Le Rouzès et Jehan Rondot, cette équipe de chercheurs, sous le gouvernail scientifique du Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix, s'est penchée spécifiquement sur la rivière Malbaie et son environnement immédiat afin d'en dresser l'histoire sous ses différentes facettes et particularités.

Serpentant dans les montagnes de l'arrière-pays jusqu'aux villages habités de la vallée, la rivière Malle Baye, nommée ainsi par Samuel de Champlain pour faire référence à son mauvais lieu d'ancrage pour les navires, se révèle par sa formation géologique, ses caractéristiques hydrologiques, sa végétation contrastée, sa faune variée et ses fonctions de route intérieure pour les Amérindiens. Soumise à l'activité humaine, elle est reconnue comme lieu de chasse et de pêche par les Autochtones qui y pratiquent, entre autres, la pêche au flambeau. Sa forte concentration de saumons, qui lui valut jadis l'appellation de rivière Saumonais, attire les touristes qui s'intéressent à ce type d'activité. L'ouvrage se penche également sur son peuplement sédentaire et son exploitation forestière avec les dompteurs de la valse des bûches que sont les maîtres-draveurs. La rivière, par ses ardeurs inspiratrices, prend assise dans la culture avec les expéditions de William Hume Blake et les écrits de l'abbé Félix-Antoine Savard. On évoque aussi des préoccupations récentes comme sa renaissance en vocation écotouristique, vers la fin du XX^e siècle.



L'ouvrage nous montre que les rivières s'inscrivent dans la vie des humains en reproduisant des témoignages d'archives sur la débâcle printanière de 1936, des tableaux sur sa dénivellation, des cartes sur les sentiers qui deviennent des chemins puis des routes, des encadrés sur la légende du pont de La Malbaie, des photos, comme celle de Joseph Boies, le draveur qui a inspiré le roman *Menaud, maître-draveur*, et des illustrations d'archives, ainsi que des photos couleurs du paysage actuel, le tout complété par une courte chronologie et une bibliographie. La rivière Malbaie, ce cours d'eau au relief tourmenté et au tracé sinueux, a profondément marqué l'histoire de toute une région.

Pascal Huot



Mario Béland (dir.). *Questions de sculpture ancienne*. Québec, Musée du Québec, 2003, 53 p.

Cette plaquette en quatre chapitres se veut un hommage à l'historien Gérard Lavallée, qui a beaucoup écrit sur l'art ancien québécois. Celui-ci signe d'ailleurs un texte précis et détaillé, consacré aux origines du reliquaire de l'église de Sainte-Geneviève (à Montréal), confirmant ainsi sa réputation de chercheur méticuleux (p. 40-49).

Pour sa part, le conservateur Mario Béland compare deux exemples méconnus d'un Christ en croix, qui datent du XVIII^e siècle, provenant de la riche collection du Musée national des beaux arts du Québec. On peut y admirer ces sculptures dans l'exposition permanente *Québec, l'art d'une capitale coloniale*. Par ailleurs, un article du restaurateur Claude Payer porte sur l'ornementation élaborée du magnifique maître-autel de l'église de Sainte-Anne-de-la-Pérade.



Louvrage contient plusieurs illustrations en noir et blanc et de multiples références; il s'adresse d'abord aux spécialistes de l'art religieux et du patrimoine québécois.

Yves Laberge



Yves Hébert, *Montmagny et la Côte-du-Sud*. Québec, Les Éditions Gid, 2005, 128 p. (Coll. « Les bâtisseurs »).



La lecture fascinante que l'auteur Yves Hébert nous propose avec *Montmagny et la Côte-du-Sud* s'étend de Beaumont à Saint-André-de-Kamouraska et comprend certaines îles du Saint-Laurent dont l'île aux Grues et la Grosse-Île. L'histoire remonte au Régime français où ces lopins de terre seront accordés, en 1646, à Charles Huault de Montmagny et à d'autres seigneurs dont les Couillard. Des agriculteurs sont recrutés pour s'établir sur le territoire où bientôt des

petits villages prendront vie. Certains de ces habitants joueront un rôle dans les conflits armés contre les Anglais au moment de la Conquête. Plus tard, une partie de ces gens deviendront sympathiques aux loyalistes à l'occasion de l'indépendance des États-Unis.

Au XIX^e siècle, les forêts et les moulins à scie deviennent des moteurs pour l'économie locale qui se tournera, autour de années 1870, vers le domaine manufacturier durant près d'un siècle. Montmagny, devenu municipalité en 1845 puis ville en 1883, sera un important pôle économique de la région. Plusieurs personnalités originaires de ce coin de pays se sont signalées sur les plans religieux, industriel, culturel, scientifique, politique et maritime. Yves Hébert a réuni une brochette de plus de 50 biographies de personnalités qui ont marqué l'histoire par leur débrouillardise ou leur formation dans divers milieux sociaux. Notons entre autres Huault de Montmagny, Olivier Morel de la Durantaye, Marie-Josephte Corriveau, dite La Corriveau, Charles Chiniquy, Charles-François Painchaud, Louis-Jacques-Casault, Ivanhoé Caron, Charles-Alfred Roy, dit Desjardins, Charles-Abraham Paquet, Nilus Leclerc, Amable Dionne, Amable Bélanger, Joseph-Elzéar Bernier, Louis Couillard de Lespinay, James MacPherson Le Moine, Médard Bourgault, Philippe Aubert de Gaspé, Joseph Adélarde Godbout, Jean-Charles Chapais.

Jean-Pierre Paré



Guy Giguère, *Les brebis égarées. Des ancêtres vautés dans le péché (1600-1900)*. Outremont, Les Éditions internationales Alain Stanké, 2005, 207 p.

Pour nos ancêtres québécois menacés d'excommunication par la sainte Mère l'Église à la moindre petite offense dérogeant aux devoirs de la vie chrétienne, le glas sonne une deuxième fois. Guy Giguère, passant du fait divers à l'étude de cas, retrace les déboires de ces êtres plus près de nous qu'il n'y paraît. Dernier volet d'une trilogie sur le comportement délictueux de nos ancêtres, il donne une suite à *La scandaleuse Nouvelle-France* et à *Honteux personnages de l'histoire du Québec*. Le livre retrace les agissements de nos aïeux qui ont fait fi et qui ont même



bravé les règles de l'Église catholique, pour se vautrer dans le péché et fréquenter le diable dans la bigamie, des mariages à la gaumaine ou des exhibitions estivales. Il évoque ces moutons noirs qui, durant le sermon du curé, sortent de l'église pour aller fumer, ces fidèles qui se regroupent autour d'une table pour communiquer avec les esprits et le cas plus grave d'un paroissien qui tente d'étrangler son curé.

À l'aide d'archives issues de diverses sources couvrant ces périodes comme un jugement signé par Frontenac, une ordonnance de M^{gr} de Saint-Vallier, le journal de Pehr Kalm et *Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, l'ethnologue revient à la charge pour présenter dans une langue contemporaine des extraits de textes rédigés par des témoins oculaires, dont le témoignage, souvent partial, est issu de personnes directement impliquées dans les événements en question. On peut en apprendre, entre autres, sur le cas de Pierre Aigron, excommunié par M^{gr} François de Laval pour avoir fourni de l'alcool à des Amérindiens, sur les abus des citoyens de la paroisse Notre-Dame-de-Québec pour l'enterrement de parents sous le plancher de l'église, sur le malheur de Jacques Bigeon emprisonné pour avoir blasphémé, celui de Georges-François Poulet, moine en cavale, ainsi que sur celui de l'anticlérical Arthur Buies et son journal *La lanterne*.

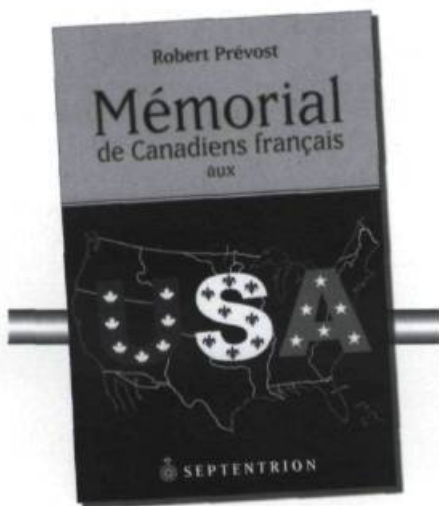
Les us et coutumes de ces bonnes âmes aux comportements libertins sont guidés, en fin de volume, par trois textes en annexe qui expliquent les règles qui entourent la sépulture des défunts, le mariage et la cérémonie du pain béni. De plus, il fournit les références des écrits cités ainsi qu'une bibliographie et un index

des noms évoqués. Tout compte fait, ces hommes et femmes qui furent nos ancêtres n'étaient pas des modèles de vertu, défiant les autorités religieuses pour des petits plaisirs défendus, acceptant d'être pour un temps en état de péché, avant l'absolution.

Pascal Huot



Robert Prévost. *Mémorial de Canadiens français aux USA*. Sillery, Septentrion, 2003, 249 p.



Ce livre de référence constitue une sorte de dictionnaire biographique partiel de ces innombrables Canadiens, Acadiens et Français ayant séjourné ou émigré aux États-Unis, depuis le XVI^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle. L'auteur estime qu'il y eut aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle un million de citoyens d'origine francophone, et que le nombre de leurs descendants serait de nos jours d'environ treize millions (p. 7). Il faut se rappeler qu'au XVIII^e siècle, la Nouvelle-France comprenait près du quart du territoire actuel des États-Unis, dans cette portion allant de la Louisiane jusqu'aux Grands Lacs.

Cet ouvrage de Robert Prévost regroupe alphabétiquement plus de 400 notices d'environ une demi-page chacune. Aux côtés des nombreux explorateurs (comme Pierre-Esprit Radisson et Pierre Le Moyne d'Iberville), commerçants, chercheurs d'or en Alaska, ou encore quelques patriotes exilés se trouvent certaines figures célèbres (le père jésuite Isaac Jogues; Ernest Dufault, alias Will James).

Certaines notices signalent des noms de lieux (comme la ville de Dubuque, en Iowa) et d'autres commémorations attestant du passage de ces découvreurs d'origine française, comme cette statue du père Jogues, à Lake George, dans l'État de New York (p. 118).

On y découvre surtout de brefs portraits de centaines d'hommes restés inconnus, dont les parcours migratoires peuvent illustrer certains mouvements de la population en Nouvelle-France. La plupart des grandes familles québécoises sont ici représentées : depuis les Allard de l'Isle de Sainte-Marie et des Arce-neaux jusqu'aux Vaillancourt. La famille Denys de La Ronde y compte même quatre représentants (p. 75 et sq.); mais il n'apparaît nulle part dans cette liste des Tremblay ou des Poulin (qui sont pourtant des patronymes répandus). On ne fournit pas toujours les dates exactes de naissance et de décès des personnes mentionnées, mais on peut lire dans chaque cas quelques éléments sur les circonstances de la migration de tel ou tel membre de ces familles.

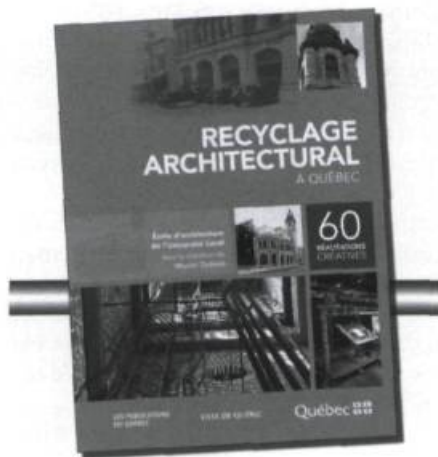
Bien que Robert Prévost considère son livre comme étant toujours inachevé (p. 9), on y apprend beaucoup. L'auteur ajoute en annexe une liste de Canadiens français ayant participé à la guerre de Sécession (1861-1865) et un index des noms. Ce *Mémorial de Canadiens français aux USA* conviendra principalement aux généalogistes, ethnologues et historiens de la Nouvelle-France. Pour les jeunes lecteurs, il fournira des fragments d'histoire sur de nombreuses familles-souches.

Yves Laberge



Martin Dubois (dir.). *Recyclage architectural à Québec : 60 réalisations créatives*. Québec, Les Publications du Québec, 2004, 159 p.

Manifestation plutôt rare que la publication d'un ouvrage consacré entièrement au recyclage architectural; étonnant quand l'on songe à l'importance que revêt cette pratique dans le domaine de l'architecture contemporaine. Ce guide explore ce mouvement dans la ville de Québec afin de faire connaître les réalisations les plus représentatives d'une production de réhabilitation, où la transformation et la réutilisation de bâtiments



existants viennent mettre en valeur un héritage architectural patrimonial.

Fruit découlant de travaux pratiques de 26 étudiants de l'École d'architecture de l'Université Laval sous la direction de Martin Dubois, enseignant et fondateur de l'agence Patri-Arch, ce travail de recherche et d'analyse présente les bâtiments selon leur typologie fonctionnelle d'origine, où les types de bâtiments religieux, institutionnels, industriels, commerciaux, publics et résidentiels sont décrits en mettant l'accent sur les aspects pragmatiques liés à leurs changements. Ainsi, chacune des catégories architecturales souligne d'abord les caractéristiques ainsi que le potentiel et les contraintes de reconversion et de réutilisation imputables aux nouvelles affectations. Pour chacun des groupes, les sélections sont dévoilées de façon chronologique, remontant à des édifices réanimés depuis les années 1970, comme l'ancienne maison-mère des Frères des écoles chrétiennes convertie en unités d'habitations. Amplement éclaircies au moyen de photographies, de plans, de coupes, d'élévations et d'images de synthèse, les réalisations font l'objet d'un bref texte critique qui nous fait connaître les architectes d'origine du bâtiment, les nouveaux intervenants, ainsi que des données descriptives sur les actes posés. Cette anthologie de projets issue d'un partenariat entre les Publications du Québec, la Ville de Québec et l'École d'architecture est accompagnée, selon les conventions d'usage, d'un mot du maire de Québec, Jean-Paul L'Allier, d'Émilien Vachon, directeur de l'École d'architecture, de Pierre Beaupré, président de l'Ordre des architectes du Québec et de Bonnie Maples, présidente de l'Institut royal d'architecture du Canada.

Cette publication, qui s'inscrit dans la suite de l'ouvrage publié en 2002 intitulé *Architecture contemporaine à Québec : 112 repères urbains*, rend navrante la redite au sujet de certains bâtiments présents dans les deux ouvrages comme la Caserne Dalhousie, le Théâtre Périscope et l'édifice La Fabrique. Certes, ces réalisations sont très représentatives, mais la sélection aurait gagné à s'ouvrir sur un corpus nouveau. L'ouvrage contient les index des bâtiments, des bâtiments par fonction actuelle, des architectes, deux cartes et les crédits photographiques. Mentionnons l'ajout avantageux d'une bibliographie bien documentée et fort à propos, absente du précédent ouvrage. Ce livre a le mérite de nous faire observer ce mouvement architectural et de nous faire connaître les créateurs de ces édifices qui s'inscrivent dans le tissu urbain. Enfin, il aurait été agréable de voir plus de photos des intérieurs, souvent inaccessibles pour le visiteur citadin, mais le défi est posé, car l'œil s'aiguise grâce à un tel livre.

Pascal Huot

David Karel, *Peinture et société au Québec 1. 1603-1948*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et l'IQRC, 2005, 154 p.

Publié dans la collection « Explorer la culture », ce petit ouvrage se veut une courte synthèse richement illustrée de l'histoire picturale du Québec entre 1603 et 1948. David Karel, professeur d'histoire de l'art à l'Université Laval, s'est fait connaître dans les milieux muséologiques avec la parution de son *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord* chez le même éditeur, en 1992. En Nouvelle-France, la peinture est faite par des mains compétentes ou copiée sur des œuvres de la métropole. Des missionnaires comme Claude François, surnommé frère Luc, Claude Chauchetière, le jésuite Jean Pieron se livrent à l'activité picturale. C'est l'abbé Jean Guyon qui mérite le titre de premier peintre québécois puisqu'il est né à Château-Richer. Mais c'est sous le Régime anglais que commence la conquête de la peinture originale. Les noms de François Baillairgé, Joseph Légaré ou Théophile Hamel laisseront des traces dans l'histoire québécoise. On con-



naît de ce dernier le portrait de tous les présidents des chambres du Haut et du Bas-Canada depuis 1792. En décrivant l'activité du XVIII^e siècle, l'auteur fait référence aux peintres topographes formés à l'Académie militaire de Woolwich, puis aux copistes du XIX^e siècle (Théophile Hamel et Sinaï Richer, par exemple). Karel fait maintes fois allusion à l'activité picturale des peintres américains et français et à leur influence sur plusieurs courants québécois ou des peintres étrangers (notamment hollandais) qui suscitaient la convoitise des collectionneurs. L'auteur porte un intérêt particulier au naturalisme et au régionalisme, fruits de ses nombreuses recherches sur le sujet sans écarter pour autant l'étude d'autres courants des XIX^e et XX^e siècles comme le cubisme, le surréalisme, l'expressionnisme, etc. L'ouvrage se termine par un lexique, une chronologie, une bibliographie et une table des matières.

Jean-Nicolas De Surmont

Jean Sioui. *Poèmes rouges*. Québec, Le Loup de Gouttière, 2004, 67 p.

Comme un vieux canot d'écorce mis à l'eau après un long portage ancestral, Jean Tsie8ei (Sioui) nous propose dans ce recueil de poésie de conter à nouveau la danse des récits oubliés de son peuple qui occupait le pays d'avant le Nouveau Monde, d'avant les histoires de croix. Avec ce gardien de la tradition pour guide, membre de la nation wendate, le lecteur enfile des mocassins de pied perlés et pénètre dans des sentiers

de couleurs où les ancêtres, l'homme blanc et la terre sont représentés par le rouge, le blanc et le vert. Issus de la mémoire de son peuple, ses mots de plume d'encre parlent de forêt, de chasse, de jours d'antan et de sagesse ridée, mais aussi de villages en réserve, de la blanche culture des Blancs, de brisure de lignée et d'une langue qui fait ses adieux.

Le souffle poétique mémoriel tirant ses racines totémiques dans les mythes, les légendes, les coutumes et les rites oubliés de la terre imprégnée de son peuple, l'auteur prend le bâton de parole et dévoile ses pensées qui éclairent et les leçons des ancêtres à l'intérieur d'images révélatrices. Il se souvient de l'homme blanc qui a pris possession du territoire avec un peu de ruse et seulement une peau de vache. Mais du passé, il remonte le courant comme le saumon vers le présent où l'homme rouge et l'homme blanc se portent mieux, puisqu'ils ne vivent plus dans la crainte mais dans la cohabitation, en voisins.



Ce second titre – paraissait *Le pas de l'Indien, pensées wendates* chez le même éditeur, en 1997 – est illustré par des œuvres photographiques de France Gros-Louis Morin et il témoigne à partir de la source d'un besoin, d'une offrande pour maintenir vivante la mémoire des traditions amérindiennes. Il veut rompre le silence au son du tambour sacré pour qu'advienne, avec l'aurore, le passé, le présent et l'avenir.

Pascal Huot